

---

## *Les Agneaux* et la Presse

Les apparences sont parfois trompeuses. Sur la photographie qui accompagne son premier roman, *Les Agneaux*, que publie Bernard Campiche, Ania Carmel donne l'image d'une jeune femme lisse et sans histoire. Le sourire est généreux, les yeux malicieux. Difficile d'imaginer que derrière ce visage qui semble ignorer le tourment se cache un univers si cruel et si noir.

Comment évoquer ces agneaux, cette histoire sans espoir décrite avec un tel détachement ? Le livre est le récit de la révolte de deux adolescents contre leur père, un ancien légionnaire autoritaire et violent. Un homme sans scrupules, dont la haine pour sa progéniture n'a d'égal que la goujaterie et la grossièreté pour une épouse soumise et absente. Ce père, sorti tout droit d'un mauvais rêve, ligue ses enfants contre eux-mêmes dans un symbolique combat de boxe qui ouvre le roman et qui donne aussitôt le ton de ce récit volontiers provocateur.

On aime chez Ania Carmel cette économie de moyens qui l'amène à dire l'essentiel avec des phrases courtes, sans emphase, grâce à une écriture presque désincarnée. On aime aussi la voix narrative qu'a choisie

l'auteur. Ania Carmel aurait pu écrire son roman à la première personne du singulier. Elle a préféré la première personne du pluriel, le nous des deux enfants liés l'un à l'autre dans la même terreur. Ania Carmel n'hésite pas à choquer, comme dans cette scène où le père des agneaux va jusqu'à donner une leçon d'éducation sexuelle aux deux enfants avec une de ses conquêtes de passage. Les agneaux n'ont même pas la possibilité de prendre à témoin leur mère, une femme nous dit l'auteur « qui a dit oui un jour de noces et pleuré sur les traces de rouge à lèvres d'une autre femme, qu'elle détachait de l'habit nuptial ». Le roman se referme logiquement comme il a commencé : par un combat qui s'achèvera dans une fuite éperdue et sans espoir.

On peut espérer me direz-vous une histoire plus gaie. On peut préférer surtout des fictions plus rassurantes, Ania Carmel aurait pu en forçant le trait tomber dans l'artifice de la gratuité. L'incontestable pouvoir émotionnel de ce roman tient dans son équilibre, dans sa justesse de ton rarement prise en défaut, dans son économie de moyens. L'écriture, épurée, dit l'essentiel.

*Les Agneaux* d'Ania Carmel, un livre cruel et violent aux Éditions Bernard Campiche.

JACQUES ALLAMAN  
*RSR La Première*, 1992

### *ON AIME LE SANG, MES AGNEAUX ?*

Il y a les premiers livres dont on se demande comment ils sont faits, fonctionnent et durent, fût-ce l'espace de la lecture. On voudrait savoir à quoi tiennent leur force absolument neuve et ce pouvoir d'envoûtement, syntaxe, langue, sourde musique répétitive, qu'ils exercent sur leur lecteur dès le premier mot. Ces livres

sont des phénomènes. Des espèces de fêtes, parfois difficiles à supporter, parce qu'elles sont chargées de poison, – il faut avoir le cœur bien accroché et la tête libre pour les dévorer tranquillement. De toute façon de drôles de rencontres, dont on sort assez secoué.

À quoi je veux en venir? Justement, à un premier livre, parce que je viens de passer plusieurs jours dans le roman d'Ania Carmel, une jeune femme dont je ne sais à peu près rien, sinon qu'elle est née à Fribourg, qu'elle a deux petites filles et qu'elle a publié une brève nouvelle il y a trois ans. Choses anecdotiques, n'est-ce pas. Pourtant j'ai le sentiment qu'avec *Les Agneaux*, cette femme se livre avec une impudeur et une vigueur qui défient tout ce que l'on a fait depuis longtemps dans l'expressionnisme. Comme si Ania Carmel avait pris le parti de frapper *d'abord* un grand coup, pour marquer le départ, pour donner le ton, et que sa place dût être aussitôt reconnue, parce qu'à la fois singulière et imprenable.

À quoi ça ressemble, *Les Agneaux*? Impossible, pour une fois, de ne pas au moins situer l'histoire. Deux adolescents, un frère, une sœur, en proie à un père forcené, un ancien légionnaire alcoolique, autoritaire, obsédé. Il force les enfants à se battre à coups de poing, les provoque à l'attaquer au poignard, se livre devant eux à des pitreries sexuelles, leur impose ses manies, ses maîtresses, inlassablement son langage, dont l'obscénité concentre et signifie toute l'horreur de l'univers.

Les mots comme objets de coercition. Les mots pour souiller, pour enchaîner, pour dominer par le langage sale. Et la révolte des enfants. Leur pitié infinie pour leur mère terrorisée et abêtie par les mots, leur œil sur les perversions d'une maîtresse vulgaire mais aimante, qui mourra d'être quittée pour une institutrice nymphomane. Bientôt l'amour entre le frère et la sœur, comme un havre protecteur et pur dans ce monde ignoble. Et

leur suicide du haut d'un pont, lorsqu'ils vont être repris par le père, par la police, par l'autorité, après une fugue dans la fraîcheur et la merveille.

Raconté là, le roman paraît linéaire, sec, mais il faut voir comment Ania Carmel suscite le dégoût, la haine, l'entêtement, en pratiquant le discontinu et la surprise dans une sorte d'égaré stylistique habile à mimer le désarroi de ses personnages.

On dirait que les différentes parts du récit ont été frappées les unes contre les autres, comme se rouent de coups les deux enfants, les agneaux, ricane le légionnaire en les forçant à se battre. On dirait que la phrase elle-même est violée, avilie, soudain stupide d'écœurement, pareille au regard du frère et de la sœur devant les jambes ouvertes de la Cocotte, la partenaire poisseuse de leur père, au cours d'une abominable leçon d'anatomie. Ou que le sang domine dans les mots, dans les yeux, dans les gestes, dans les distractions louches, jeux contraints, allusions pesantes aux menstrues dans des séquences hallucinées et nées de la nuit comme pour mieux retourner à l'enfermement mimétique. Ainsi ce combat de coqs à la Buñuel où le sang gicle, – mais l'un des gladiateurs à plumes sera rôti et mangé en plein air, suite édénique et provisoire de la fable avant l'hallali.

À reprendre le cours du drame, à en revivre les sombres éclats et les haltes, je m'aperçois que ce livre est construit sur un certain nombre de scènes, et des termes, qui ont le pouvoir de surgir avec un naturel scandaleux. Des tableaux organiquement nés du malheur, de la peur, de la solitude, un éclairage dur les allume, les éteint, nous replongeons dans la répulsion. Une syntaxe à la fois physique et très subtile, comme une pâte traitée au couteau, c'est le cas de le dire, et soudain curieusement soufflée, nerveuse, crépitante, brûlante de compassion et de désir.

— On aime le sang, mes agneaux? demande le monstre à ses victimes exténuées. Oui, on aime. D'ailleurs il ferait beau voir qu'elles ne marchent pas, les pauvres petites, comme tout marche dans ce roman, le ton, le rythme, les temps, surtout le martèlement du présent obsessionnel. Comme marchent le sexe du père, ses gros muscles, et les règles de la Cocotte, et la maladie de la mère, les coqs s'entre-tailladant, l'institutrice nue sur la table, l'inceste doux et funeste. Jusque dans l'allègre mort. Et dans l'écriture de cette mort.

Un beau roman, décidément. La parabole moderne des injustices de Saturne. Et âpre sans aucune des complaisances de l'exaspération, parce qu'Ania Carmel sait doser, c'est si rare, le suspense du possible et l'intensité de la tragédie.

JACQUES CHESSEX  
*Le Nouveau Quotidien*, 1992

#### LE CAUCHEMAR D'UNE HAINE FAMILIALE

*S'agit-il d'un long cauchemar ou de l'extirpation symbolique d'une féroce haine familiale, avec le premier livre de la jeune Fribourgeoise, Ania Carmel, Les Agneaux? Le récit, par sa brièveté haletante, est un coup de poignard sans merci dans le sanctuaire de la famille. Mais la situation de ce père, ancien légionnaire, provoquant ses deux enfants adolescents en combat singulier au poing et au couteau, est si horrificante, qu'elle ne peut que renvoyer aux grandes mythologies archaïques.*

Soudés dans leur résistance passive à l'homme haï, le frère et la sœur rejettent leur prénom et c'est par dérision que le père les désignera par « mes agneaux ». Le ton devient alors, selon un crescendo monstrueux, tout à fait surréaliste.

*Jusqu'à la mort*

Dépouillés de tout ce qui leur appartenait, les enfants s'enfoncent dans un cauchemar de fugues, où leur père apparaît sans cesse, sous des aspects fantasmatiques : amant brutal d'une serveuse, sous l'arbre où ils se sont réfugiés, partenaire pervers d'une jeune institutrice, parieur sur un combat de coqs dans une grange écartée où ils se cachent.

La mère, comme un flambeau fragile, refuse de prendre la valise que ses enfants lui tendent et s'efface discrètement pour les habiter plus intimement. Entre les affres d'une réalité insupportable et sadique et le rêve, le récit court, au fil d'une écriture d'une transparence singulière, jusqu'au dernier pont qui libère définitivement.

Un livre dont l'émotion, à force d'être tendue au maximum, dégage une beauté fascinante.

MIREILLE SCHNORF  
*Riviera, 1992*

*ON ACHÈVE BIEN LES AGNEAUX*

« On ne peut remplacer personne par personne. Quand on en tient un, il ne faut plus le lâcher » disait Juliette Gréco, en parlant de ses illustres paroliers d'antan.

Je venais de refermer, glacé et songeur, le petit roman (mais en est-ce bien un ?) d'Ania Carmel intitulé : *Les Agneaux*. À peine une centaine de pages. À peine une heure de lecture. J'étais sous le choc. Je venais de découvrir un univers gelé, terrifiant. Les pions, frère et sœur, le maître (apparent) du jeu, ce père, et, la mère, troisième pion qui, de transparent, devient peu à peu la présence la

plus forte de cette histoire, des mots découpés au scalpel, déposés sur la blancheur du papier avec une précision obsédante, presque inquiétante, m'avaient emmené dans une histoire terrifiante. Les agneaux (ou les pions) qui se rebellent, qui veulent s'aimer, le sacrifice incroyable de cette mère, ce père ignoble et brutal, rien que du banal, semblait-il... Apparemment ! Quelques personnages, pas de descriptif, peu de verve, rien de brillant, juste des mots simples mis bout à bout. Efficaces ! Quelques petites phrases insidieuses comme un venin. Presque rien ! Et pourtant...

De l'auteur on ne sait presque rien. Mère de famille. Une photo sur le rabat du bouquin avec un beau visage serein presque bourgeois, sourire vague et pose de circonstance. Je l'ai scruté. Longtemps. Je voulais savoir. Comprendre. Je pressentais que je regardais, là, un visage d'écrivain.

Premier roman, dit l'éditeur ? Alors j'attends. Impatient.

ROLF KESSELRING  
*L'Imbécile de Paris*, 1992

## NOTULE

On entre dans un livre comme en un sanctuaire où traquer le mystère de sa création. Quand je suis sortie du roman d'Ania Carmel, le coup de poing m'avait atteinte et j'imaginai l'écrivaine aux prises avec son manuscrit, pressée, peut-être, d'évacuer des images au gré de phrases et de dialogues comme minutieusement découpés au scalpel.

Économie de moyens, mais l'émotion au bout de la plume pour dire l'enfer quotidien d'une famille : le père, ex-légionnaire, buveur, violent, cynique, obsédé par le

sexe au point de s'exhiber avec ses maîtresses sous le prétexte de déniaiser ses enfants. La mère, soumise, à bout de souffle, dont la mort débloquera les « agneaux », leur apprenant à pleurer et à aimer. Les « pions », un frère et sa sœur n'acceptant plus de jouer à se battre, à se faire mal sur ce ring imaginé par un géniteur qui ne s'exprime que pour distiller le venin des mots qui blessent et qui salissent. Un détraqué qui leur vole leur innocence, mais qu'ils défient, auquel ils résistent de toute la force de leurs carapaces. Les « agneaux » quitteront la maison à l'instigation de leur mère qui les sent en danger. Durant leur fugue, ils apprendront que la cruauté est partout présente entre les hommes. Le refuge, ils le trouveront dans les bras l'un de l'autre, jusqu'à ce que leur père les retrouve et leur propose un nouveau jeu après avoir surpris leur intimité. Au bout d'une dernière course folle, ils enjamberont un pont qui leur permettra de rejoindre l'éternité.

Si j'étais cinéaste, je m'intéresserais au texte d'Ania Carmel. Beau comme le noir absolu, chaud-froid comme le métal qui ne peut s'empêcher de scintiller à la lumière.

MIREILLE KUTTEL  
*Le Passe-Muraille*, 1992

### *UN TEMPS DE VIOLENCE ET D'EFFROI*

Elle est née à Fribourg, elle a vécu à Marly, elle habite aujourd'hui dans le canton d'Argovie. Nous n'avons d'elle qu'un visage aimable que l'on gardera pour l'heure ainsi, dans sa grâce discrète et son retrait. Nous n'avons d'elle qu'un nom, Ania Carmel, une nouvelle naguère aperçue, *Les Yeux détestés*, et maintenant ce premier roman, *Les Agneaux*. Une remarquable entrée, brève et déroutante, d'étrange et subtile douleur.

Dans une écriture ramassée qui évacue les détours des qualifications et les longues caractérisations des personnages (ils sont donnés à voir et à comprendre dans les tensions de leur existence), le récit avance en brèves séquences. Qui disent la cruelle, l'infamale relation que deux adolescents vivent avec leur père, cet ancien légionnaire aux mœurs torturantes.

À l'initiale du livre, une scène où le père encourage les enfants à se battre. En clôture, une scène parallèle, mais transformée par l'action du livre (les agissements paternels pervers et contraignants), où le père en malsain spectateur observe ses enfants dans leurs premières caresses. La mort seule (figurée superbement sur la couverture du volume) les délivrera de l'obsessionnel regard, de l'effroyable qui les enferme.

Voici une violence continue dite dans le plus simple, par une phrase sans effet, brève et lancinante. Une narration marquante, où l'émotion passe par les nombreux monologues intérieurs des enfants narrateurs.

Cette passion singulière déclinée dans l'effroi vient d'être traduite en allemand. Elle sera portée à l'écran par le cinéaste Marcel Schüpbach.

JEAN-DOMINIQUE HUMBERT  
*Le Pays de Fribourg*, 1992